

L'autre Parole

La revue des femmes chrétiennes et féministes



no 76, HIVER 1998

L'autre Parole

C.P. 393, Succ. C., Montréal, Qc, H2L 4K3

SOM-MÈRE

Liminaire	3
<i>Yvette Laprise</i>	
Colloque 1997: Christa en devenir	
Ouverture:	4
<i>Louise Melançon</i>	
Incarnations de Christa dans le passé	5
<i>Groupe Myriam, Sherbrooke</i>	
Ateliers d'appropriation du thème:	
Présentation	14
<i>Groupe Bonne Nouv'ailes</i>	
. La Christa aujourd'hui	14
<i>Marie-Josée Riendeau</i>	
. Christa dans notre vie	16
<i>Mélanie Bisson</i>	
Échanges en ateliers:	
Exposé: Christa et reconnaissance des femmes	20
<i>Monique Dumais</i>	
Ateliers de créativité: présentation	25
<i>Léona Deschamps</i>	
Célébration: Des icônes en acte	27
<i>Groupe Houlida</i>	
La tisane Marie Guyart	33
<i>Louise Courville</i>	
Jésus le Christ: entre l'histoire et la foi	34
<i>Madeleine Laliberté</i>	
Teresa de Calcutta	36
<i>Marie Gratton</i>	
Saviez-vous que...	38
<i>Agathe Lafortune</i>	

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes :
à Montréal : L'Androgyne et la Librairie des Éditions Paulines
à Rimouski : La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à *L'autre Parole*, à l'adresse indiquée au verso de la revue.

LIMINAIRE

Chaque année, le numéro d'hiver de *L'autre Parole* présente le Colloque de la Collective.

Le Colloque, c'est un moment privilégié pour les membres de se rencontrer, de « sororiser », de conforter l'identité du groupe, de fortifier son espérance.

Ce compte-rendu permet à celles qui n'ont pu être présentes à ce rendez-vous de se nourrir du vécu collectif partagé durant le Colloque et, à celles qui l'ont vécu, le bonheur de se remémorer d'heureux souvenirs, d'évoquer certaines émotions et gratifications.

Le thème, centré sur **Christa**, a pu paraître utopique, éthéré, au premier abord. Et pourtant, après avoir vécu le Colloque, c'est une Christa vibrante, stimulante, attirante que nous portons dans nos coeurs en même temps que la Christa que nous voulons devenir collectivement.

En parcourant les articles faisant mémoire de ce Colloque, vous reconnaîtrez sans peine le mode d'agir de *L'autre Parole* : partir de la vie qui s'exprime, se partage, se questionne pour aboutir, comme allant de soi, au surgissement d'un supplément de vie inattendu, surprenant, gratifiant, exaltant... ce qui fait dire à l'une des participantes : « Célébrer, dans *L'autre Parole*, c'est une expérience unique. On ne retrouve pas cela, ailleurs. »

Aux Actes du Colloque, s'ajoutent deux articles tirés d'événements actuels particuliers ainsi que notre rubrique habituelle : Saviez-vous que...

Bonne lecture !

YVETTE LAPRISE, MYRIAM, MONTRÉAL

OUVERTURE DU COLLOQUE

CHRISTA EN DEVENIR

LOUISE MELANÇON, MYRIAM, SHERBROOKE

Quand nous nous sommes mises à réfléchir sur *Christa*, nous n'avons pas voulu entrer dans la voie de la féminisation du Christ Jésus. Il y a quelques années, des femmes ont représenté une femme en croix, en la nommant *Christa*. Si cela frappe l'imaginaire et permet de référer à la souffrance des femmes, cela ne remet en question ni la théologie du sacrifice qui sous-tend cette représentation ni l'accent mis sur les situations négatives de la vie des femmes, leur propension à se faire victimes, par exemple.

Nous avons préféré voir les femmes comme d'autres Christ, en tant que disciples de ce Jésus de Nazareth, à l'égalité des hommes. Comme l'a mis en évidence, entre autres, Elisabeth Schüssler Fiorenza (*Jesus, Myriam's Child and Sophia's Prophet*, ch. 5) qui situe Jésus dans la tradition de sagesse (la Sophia), nous voulions attirer l'attention sur le caractère inclusif du Christ Sauveur en même temps que sur le modèle d'égalité qui qualifie « la suite de Jésus ». Comme l'avait aussi noté Rosemary Ruether (*Sexism and God-Talk*), les femmes comme les hommes qui ont, dans les premiers siècles du christianisme, subi le martyre, ont fait preuve du même courageux amour. Lors du martyre de Blandine, il est rapporté que les premiers chrétiens voyaient en elle « un autre Christ », **dans la forme de leur soeur**. Comme l'a repris aussi Elisabeth Johnson : « ...en donnant leur vie librement, par leur participation dans l'Esprit, les femmes sont reconnues comme christomorphiques de la manière la plus profonde. » (*She Who Is*, p. 74).



INCARNATION DE CHRISTA DANS LE PASSÉ

GROUPE MYRIAM, SHERBROOKE

Revêtues des livrées adaptées au siècle et au statut des personnages qu'elles incarnent, cinq femmes du groupe Myriam, Sherbrooke vont défilier devant nous, évoquant l'une après l'autre :

*Marie de Magdala, 1^{er} siècle, Micheline Gagnon
 Perpétue et Félicité, 2^e siècle, Marie Gratton
 Geneviève, 5^e siècle, Yolande Major
 Marie Guyart, 17^e siècle, Louise Courville
 Edith Stein, 20^e siècle, Louise Melançon*

Devenir Christa à la manière de Marie de Magdala

Marie de Magdala est cette femme qui, au matin de Pâques, a occupé une place bien particulière dans la naissance de la foi, et cela malgré la forte empreinte masculine de la société juive de l'époque. En relation avec ce que nous suggèrent les récits évangéliques — si succints, soient-ils — écoutons cette femme **disciple et apôtre** nous raconter comment la Christa est intervenue dans sa propre vie.

« Ma vie intérieure autant que mon engagement dans la communauté pascale, a emprunté un modèle christique. Avec d'autres soeurs disciples, j'ai suivi fidèlement mon maître bien-aimé dans ses pérégrinations à travers la Galilée en m'efforçant de conformer ma vie à la sienne, notamment dans le service (Lc 8, 1-3). Montée avec lui à Jérusalem (Mc 15, 41), j'ai assisté, dans l'angoisse et la douleur, aux péripéties de la semaine sainte : l'arrestation, les comparutions successives devant Anne et Caïphe, l'agonie, la mort au Golgotha et la mise au tombeau (Mt 27, 55-56.61 et parallèles).

Paradoxalement, mes compagnes et moi avons devancé les hommes disciples, non seulement parce que nous étions les témoins privilégiés de la mort en croix de Jésus et de son ensevelissement, mais parce que nous étions les premières à recevoir l'annonce de la résurrection par des messagers divins; les premières à

reconnaître le Christ ressuscité et à divulguer cette nouvelle au groupe des « Onze-et-les-autres » (Lc 24, 9). À notre témoignage, ils ont refusé d'adhérer, qualifiant nos propos de « racontars » (v. 11). C'est nous — et le Christ à coup sûr — dans notre sincérité brûlante, qu'ils offensaient. Incrédulité et « dureté de coeur » que le Maître n e tardera pas à leur reprocher (Mc 16, 14).

Inaccessible, pour moi, jusqu'à ma rencontre personnelle avec le Ressuscité, la foi pascale m'a ouvert une nouvelle piste en me conduisant à la découverte de mon identité théologique d'*imago Christi*. Croyez-moi, cette naissance d'en haut ne s'est pas faite sans la douleur (Jn 20, 10-18). D'abord fixée sur l'ancienne façon de vivre mon rapport au Nazaréen d'avant Pâques, j'ai été invitée à la dépasser pour reconnaître le Christ en la personne du jardinier — ce qui n'a pu se réaliser que sur un appel du « coeur ».

Dès que le Seigneur ressuscité m'a interpellé par mon prénom, je me suis sentie atteinte en mon centre. De l'amante éplorée, me voilà transformée en *disciple* ranimée dans ma foi chancelante, et je m'écrie en hébreu : « Rabbouni », c'est-à-dire « maître » (v. 16). Qu'il était doux de voir cet éclat lumineux dans ses yeux scintillant tout comme la réminiscence d'une enfance retrouvée qui rejaillit avec l'espoir du futur à l'horizon. Et ce sourire sur son visage n'était-il pas la confirmation que ce que j'y voyais était bel et bien réel et que ses yeux aussi me voyaient.

M'agrippant un instant à celui que j'avais tant cherché, je n'ai pas remarqué le changement radical qui s'était opéré en lui. Tendrement, le Maître m'a expliqué que sa montée vers le Père nécessitait un nouveau mode de relations entre lui et les « siens » auxquels j'appartenais. Et pour le signifier, il m'a confié la charge d'annoncer à mes « frères » qu'il était Vivant, c'est-à-dire présent dans son corps intime. Forte de ce message, j'ai inauguré aussitôt la diffusion de l'Évangile comme *l'apôtre des Apôtres* au sein des communautés chrétiennes ».

Cet itinéraire de Marie de Magdala est — ou devrait être — celui de chacune de nous. Comme elle, nous sommes porteuses de l'image du Christ par notre participation à sa vie, à sa mort et à sa résurrection jusqu'à devenir Christa.



FÉLICITÉ ET PERPÉTUE (7 - 203) (181-203)

Christa dans l'enfantement et le martyre

Ma fascination pour Félicité et Perpétue remonte à l'enfance. J'avais moins de cinq ans quand tante Cordélie et Corinne ma grand-mère me mirent entre les mains une Vie des saintes illustrée où les saintes et saints martyrs récoltaient, si j'ose dire, la part du lion. C'est là que je fis leur connaissance. Puis, au canon de chaque messe à laquelle j'assistai, j'entendis invoquer leurs deux noms jusqu'au Concile Vatican II.

La naissance, le statut social, l'éducation, la fortune, tout sépare ces deux femmes. Leur foi les rapproche. Leur martyre scelle à jamais leur union dans la mémoire chrétienne. L'une, Félicité, est une jeune esclave; Vibia Perpetua, 22 ans et de noble famille, est sa maîtresse. Au moment où elles sont arrêtées avec Revocatus, le compagnon de la servante, Saturninus et Secundulus, elles ne sont encore que catéchumènes. Perpétue vient tout juste de mettre au monde un petit garçon, et Félicité est sur le point d'accoucher. L'enfant naît en prison, et toutes les deux sont envoyées dans l'arène pour y être déchirées par les lions alors qu'elles allaitent leurs nourrissons.

Le courage physique et moral dont doivent faire preuve ces jeunes mères frappe l'imagination de leurs contemporains et plusieurs Pères de l'Église sont profondément bouleversés au souvenir de leur martyre. Augustin célèbre leur mémoire et à Tertullien on attribue les *Actes* qui leur sont consacrés. On sait peu de chose sur Félicité, hormis le nom de son conjoint arrêté avec elle. Mais la noble Perpetua a laissé plus de traces dans l'histoire. Ses parents vivent encore au moment de sa mort et il semble bien qu'ils soient païens. Son père fait tout ce qui est en son pouvoir pour convaincre sa fille de renier sa foi et éviter ainsi le martyre. Il lui fait valoir que son fils a besoin d'une mère et que sa place est au foyer. Elle suscite la fureur de cet homme en lui affirmant, alors qu'il la visite dans sa prison de Thuburbo, que bien qu'elle ait toujours été fière de porter son nom, elle n'en veut désormais plus d'autre que celui de chrétienne. Après l'avoir malmenée, il la quitte en rage. Et dans les jours qui suivent, le diacre Saturus qui les avait catéchisées et qui partage leur captivité,

¹ Sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident, L'Antiquité*, Roma-Bari, Gius Laterza & Figli Spa, 1990. Paris, Plon, 1991 pour l'édition française.

baptise Perpétue et Félicité. Elles sont ensuite amenées à la prison de Carthage où les conditions de détention épouvantent Perpétue. La chaleur, la promiscuité, les exactions des soldats lui paraissent intolérables. Ses goéliers veulent de l'argent, elle leur en donne pour obtenir le privilège d'allaiter son petit jusqu'au jour de son exécution. On sait qu'elle était mariée, mais dans la chronique que la Tradition lui attribue, son époux apparaît comme le grand absent. Rejetée par son père et peut-être par le père de son enfant, c'est auprès de sa servante qu'elle trouve appui et réconfort et à sa mère, qu'elle exprime son inquiétude quant à l'avenir de son petit. C'est à l'un de ses frères toutefois qu'elle le confie.

Le 7 mars de l'an 203 durant les fêtes données pour célébrer l'anniversaire de César Géta, le fils de l'empereur Septime Sévère, nos héroïnes sont, avec d'autres chrétiens, livrées aux bêtes. La veille de sa mort, Perpétue fait un rêve étrange. Elle voit le diacre Pomponius l'appeler à entrer dans l'arène. Après lui avoir promis son aide, il la quitte. Plutôt que d'être confrontée aux fauves, c'est un horrible Égyptien qu'elle a à combattre. Mais avant de l'affronter, Perpétue voit apparaître de beaux jeunes gens, ses partisans; ils la dévêtent pour l'oindre d'huile et la préparer à la lutte, mais déjà elle est devenue un homme. Un géant survient alors qui énonce les règles du combat : si l'Égyptien est vainqueur, il frappera la femme de son glaive; si la femme est victorieuse, elle recevra la palme. La lutte s'engage et après un échange de coups, la femme écrase la tête de son adversaire. Sa victoire est reconnue, elle sort vivante de l'arène. Ce songe lui apporte, avec la paix, la conviction qu'elle saurait, si besoin était, vaincre le diable, un ennemi bien plus redoutable que les bêtes.

Perpétue, c'est un inconscient tout plein de songes chargés de symboles, mais c'est aussi une conscience de soi forgée dans l'adversité et une force inébranlable au moment de l'ultime épreuve : elle n'a plus peur, elle est assurée de son courage, de son triomphe. Elle jouissait jusque-là de la liberté bien encadrée des matrones, la voilà au seuil de la mort véritablement affranchie.

Émouvantes Félicité et Perpétue, liées à tout jamais dans la mémoire chrétienne, tout vous séparait, votre foi et votre espérance vous ont unies. Apprenez-nous la solidarité, accordez-nous la force de donner et d'entretenir la vie avec tendresse et d'affronter le mystère de la mort avec courage et dignité.



GENEVIÈVE
411-416 ? - 502

Christa prophétisant au royaume des Francs

Christa a bien des visages. Laissez-moi me présenter, je suis Geneviève et mon histoire est si époustouflante qu'elle a encore de quoi laisser bouche bée celles et ceux de vos contemporains qui, avec force soupirs de soulagement, affirment arrivée l'ère du post-féminisme.

Quant à vous, savoir tout le prestige dont j'ai joui au V^e siècle chez des représentants du trône et de l'autel, et voir l'audace dont j'ai dû faire preuve pour exercer influence et pouvoir, tout cela vous aidera encore — si besoin est ! — à mesurer le chemin qui vous reste à parcourir pour l'avènement d'une société juste et d'une *ekklèsia* de disciples égaux... et égales.

Longtemps, on a soupçonné les chroniques anciennes d'avoir exagéré l'importance du rôle politique et religieux que j'ai tenu, tellement mon destin apparaissait singulier. Je fus baptisée Genoviefia, je suis la fille de Severus, un franc chrétien romanisé, et de Geroncia. Il est vrai que ma naissance m'a conféré au départ des avantages non négligeables. Aux prérogatives du système matrilineaire germanique se joignirent pour moi les avantages de la citoyenneté romaine et mon statut d'enfant unique. Mon père, après une carrière dans l'armée, exerça une fonction dans l'assemblée des curiales, les magistrats municipaux parisiens. À sa mort, le haut statut social de ma famille m'imposa le devoir de continuer à exercer la charge paternelle, conformément au décret du code juridique romain édicté par Théodose II en 438.

Si ma position civile, avant même tout action d'éclat, me conférait une autorité certaine sur mes concitoyens, ma situation religieuse sortait encore plus de l'ordinaire.

Je ne suis encore qu'une adolescente quand Germain d'Auxerre, grand pourfendeur de l'hérésie pélagienne, me propose de me consacrer à Dieu, après avoir été frappé par mes dons... « virils », sans doute, puisqu'il m'ordonne « Agis

¹ Michel Ruche, *Clovis*, Paris, Fayard, 1996, p. 122-125; 247-252; 345-347; 470-491.

comme un homme! » J'ai alors entre 13 et 18 ans, la date de ma naissance étant incertaine pour les historiens et ayant moi-même la mémoire qui flanche à ce chapitre, je ne peux préciser davantage; toutefois une chose est sûre : l'événement se situe en 429. Cinq ans plus tard, l'évêque de Bourges, Vilicius, me consacre comme vierge, mais c'est comme « servante très fidèle de Dieu » que mon premier biographe, qui écrit à peine dix-huit ans après ma mort, me reconnaît et me compare tantôt à Judith et à Esther, ces héroïnes des causes désespérées qui viennent à la rescousse quand les hommes ont abandonné la partie, tantôt à saint Martin et à saint Aignan. Le premier avait manifesté autant de courage physique que spirituel face aux barbares devant Worms en 356, le second avait prophétisé sur le sort d'Orléans en 451. Quant à moi, je fis reculer les Huns et annonçai le salut de Paris.

À l'époque où Germain l'Auxerrois m'avait imposé les mains, après avoir célébré vêpres et nonnes à l'église en présence de mes parents, il avait avec eux pris de la nourriture et chanté une hymne — l'ordination des diaconesses avait été interdite par le Concile d'Orange en 441. Le saint évêque avait passé outre à cette interdiction, puisque les rites que je viens de décrire sont précisément ceux de l'ordination des diaconesses. Germain se trouvera toujours sur ma route pour authentifier ma vocation face à mes détracteurs.

À titre de diaconesse, je détiens les clés du baptistère, y convoque les femmes, les invite à prier et à jeûner pour obtenir le salut de Paris. Mon pouvoir religieux ne s'étend pas sur les hommes, mais de mon influence politique je joue auprès d'eux. Je prophétise que les Huns n'attaqueront pas Paris et feront porter leurs assauts sur d'autres villes. Mes audaces affligent ma mère qui en mourra, paraît-il, de chagrin. Mes ennemis doutent de ma virginité. Faut-il m'abandonner comme une impure dans un gouffre, faut-il me lapider ? Un achidiacre, venu d'Auxerre, me sauve *in extremis* en répétant à mes accusateurs la conviction de l'évêque Germain à mon sujet — toujours lui — ma mission vient de Dieu. Elle a été « choisie dès le ventre de sa mère » insiste-t-il, cette affirmation les a calmés.

Paris est affamé, qu'à cela ne tienne, je dirige une flotille de ravitaillement, subventionnée par l'État. Je lève plus tard un impôt pour assurer la mise en chantier d'une basilique en l'honneur de saint Denis. J'agis non seulement « comme un homme », mais aussi comme maire de Paris.

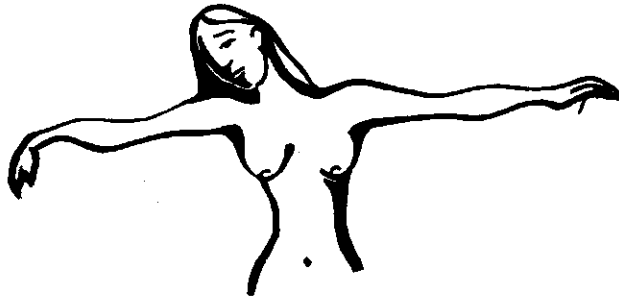
Mes connaissances stratégiques et militaires, car j'en ai, vous venez de le voir, je les tiens de mes relations avec le roi des Francs, Childéric. J'ai compté sur Dieu et sur

les puissants de la terre pour sauver Paris. Après 451 et le sauvetage de la ville, ma renommée grandit et mon autorité n'est plus mise en cause.

J'obtiens la clémence du roi à l'égard de prisonniers de guerre jugés traîtres à la patrie; mon intercession leur sauvera la vie. Je réconcilie entre elles des factions gallo-romaines et règle du même coup une guerre civile. De Clovis, le fils de Childéric, j'obtiens la libération de prisonniers de droit commun originaires de Nanterre, ma ville natale. Clovis veut me plaire, il éprouve pour moi de la *dilectio* — un joli mot latin pour exprimer un tendre amour chrétien. À ma mort, il fait construire une basilique sur mon tombeau. La reine Clotilde fait achever sa construction et toute la famille royale la choisira comme sépulture.

Christa, je l'ai été certes par mes dons de prophétesse, mais plus encore peut-être par le zèle que je mis à défendre, contre l'hérésie arienne, ma conception du Dieu Trinité. Ma vision était marquée par une aura de majesté bien conforme aux valeurs et aux mœurs de mon époque. À Dieu honneur, empire, gloire et pouvoir! En Jésus, c'est un Dieu proche et vulnérable qui paraît, un bon berger, un père prêt à tout pardonner à qui réclame miséricorde. Deux visions certes, mais une même foi. Aujourd'hui, je verrais facilement les choses à votre manière.

Si vous me le demandez, je vous accorderai de grand coeur le courage du geste et du verbe, et la grâce de voir vos intelligences et vos coeurs s'ouvrir à la multiplicité de vos dons dans l'unité d'un même Esprit.



Marie Guyart de l'Incarnation

« **L**e grand homme de la Nouvelle-France est une femme » titre le journaliste du Soleil, Louis-Guy Lemieux, dans sa première chronique historique. Et cette femme, c'est Marie Guyart appelée Marie de l'Incarnation, la fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France.

Arrivée à Québec en 1639, c'est à travers les plus grandes difficultés qu'elle fonde et dirige son monastère. Les rigueurs du climat, l'indigence, la menace constante des Iroquois et l'incendie du monastère en 1650, rien n'arrête le projet de cette femme forte, cette mystique inspirée, cette **Christa** qui vient sur une nouvelle terre « *construire une maison à Jésus et à Marie* ».

Ce qui surprend le plus chez Marie de l'Incarnation, c'est sa polyvalence: éducatrice, elle enseigne aux petites indiennes qu'elle appelle affectueusement « les délices de nos coeurs »; femme d'affaires remarquable et même chef de chantier peu ordinaire, elle monte sur les échafaudages lors de la construction et de la reconstruction de son monastère et chante pour encourager ses ouvriers. Que dire maintenant de l'artiste aux dons multidisciplinaires qui brode, peint, sculpte et dore, qui, par sa correspondance -elle aurait écrit de 8000 à 13000 lettres durant sa vie- devient la première grande femme épistolaire du Québec. Que dire enfin de la musicienne qui non seulement chante mais compose des oeuvres divinement inspirées (un aspect de sa personne qui reste encore très méconnu).

Voici comment elle décrit ses inspirations musicales: « *Je chantais à mon divin Époux des chants que son Esprit me faisait produire* » (Un clin d'oeil vers Hildegarde de Bingen à cinq siècles de distance). Lorsque Mgr de Laval débarque à Québec, il y a déjà vingt ans que Marie de l'Incarnation est arrivée au pays, son monastère y est bien implanté, possédant ses propres constitutions et ... ses propres chants. Voulant asseoir son pouvoir ecclésiastique et son autorité patriarcale, Mgr de Laval fera interdire les chants de Marie parce qu'il les juge trop ornés (comme ses broderies sans doute) et surtout trop passionnés. ***Voir si une telle femme pouvait ne pas être passionnée!*** Le brave homme, écrit-elle, « *craint que nous prenions de la vanité en chantant et que nous donnions de la complaisance au dehors* », ajoutant « *que cela donne de la distraction au célébrant et qu'il n'a point vu cela ailleurs* ». Mais ni Mgr de Laval, ni les Iroquois, ni même la destruction matérielle de son monastère ne feront plier l'échine de cette femme mue par une étonnante et superbe force intérieure.

Trois siècles plus tard, son oeuvre est toujours bien vivante au Québec, son musée est un véritable joyau du patrimoine et la plus haute tour de la capitale, celle qui renferme le Ministère de l'Éducation, porte le nom magnifique de... **Marie Guyart.**

✚★☆☆**☆

✚★★

Edith Stein
(1891-1942)

Une Carmélite du nom de Soeur Thérèse-Bénédicte-de-la-Croix mourait, au camp d'Auschwitz, le 9 août 1942. Cette femme, Edith Stein, était née en Allemagne en 1891, d'une famille juive : elle s'était convertie à la foi catholique sous l'influence d'amis juifs déjà convertis, mais surtout à la suite de la lecture de la « Vie de Thérèse d'Avila ». Elle reçoit le Baptême, le 1er janvier 1922, causant ainsi à sa mère une très grande douleur, ce qui lui fait remettre son projet d'entrer au Carmel.

Edith avait eu la chance d'accéder à des études universitaires, à une époque où les femmes commençaient à peine à entrer à l'Université. Elle s'orienta vers la philosophie et soutint une thèse de doctorat avec, comme directeur, un philosophe reconnu de l'époque, Husserl : après avoir été son adjointe, elle le quittera pour prendre son indépendance et développer sa propre pensée. Son rayonnement intellectuel se fera à travers son enseignement à des futures enseignantes, et aussi dans ses conférences et ses publications.

Quand Hitler arrive au pouvoir, elle sera, comme ses concitoyennes et concitoyens juifs, limitée dans ses activités. Elle entre finalement au Carmel, en 1933 : son nom de Carmélite sera comme une préfiguration de la voie qui l'attendait et qui fera d'elle une disciple de Jésus jusqu'à la Croix. Quel bel exemple de Christa que cette femme morte avec ses soeurs et frères juifs, dans les fours crématoires nazis, après une vie tendue vers la Vérité !

✚★☆☆**☆

✚★★

ATELIERS D'APPROPRIATION DU THÈME :

PRÉSENTATION

MÉLANIE BISSON, DENISE COUTURE,
MARIE-JOSÉE RIENDEAU,
GROUPE BONNES NOUV'AILES

Incarnation du divin au féminin

La démarche des ateliers d'échange visait à réaliser un certain nombre d'explorations sur nous-mêmes, comme ekklesia, et sur les manières dont Christa est avec nous. Elle comportait trois étapes. D'abord, nous avons proposé deux pistes de réflexion : Christa advient dans la diversité et comme incarnation dans les expériences des femmes. Puis, nous avons invité les participantes à exprimer, en petits groupes, *comment la Christa agit en nos vies*. L'atelier invitait à réfléchir sur nos propres existences et à mettre nos expériences en commun en vue de reconnaître Christa en devenir dans notre ekklesia. À partir de là, nous avons tenté, en plénière, de faire ressortir les éléments les plus significatifs de nos explorations.

1. Deux pistes d'échange

La Christa aujourd'hui

MARIE-JOSÉE RIENDEAU

À mon avis, la Christa se comprend à partir des femmes qui ont façonné l'histoire du féminisme chrétien. La Christa se traduit également à travers nos différences culturelles, économiques, politiques et religieuses. La Christa se conçoit aussi à travers la diversité de ce que nous sommes pour nous-mêmes par rapport à nous-mêmes. J'estime qu'il faut tenir compte de ce que la Christa réveille en nous de bonté, de souffrance, d'audace, de témérité, pour une meilleure appropriation de ce que nous sommes et de ce qu'elle est comme en tant qu'extérieur à nous. Mais, pour cet atelier, nous la considérerons, comme étant à l'intérieur de nous l'incarnation de la parole qui émerge et libère notre identité de femme chrétienne.

Aujourd'hui,

Parce que son verbe s'est incarné, s'incarne et s'incarmera à même l'ambiguïté de notre langage, la diversité de nos expériences et l'unicité de notre féminisme chrétien.

Je crois que la Christa n'a pas qu'une parole, qu'un visage, qu'une culture, qu'une interprétation.

Aujourd'hui,

Parce que la Christa s'est incarnée à même notre histoire personnelle et celle de nos grands-mères, de nos mères et de nos filles.

Je crois qu'elle est une parole vivante qui s'affranchit des chaînes du patriarcat à chaque moment de notre histoire de femmes chrétiennes.

Car la Christa est de tous les temps, de toutes les époques et de tous les lieux.

Aujourd'hui,

Parce que là où je suis elle est présence, là où elle est je voudrais être.

Je crois que la Christa est une évidence innommable et insaisissable agissant au cœur de notre spécificité de femme et au cœur de notre christianisme.

En effet, la Christa peine avec nous, jubile avec nous, pleure avec nous, jouit avec nous.

Aujourd'hui,

Parce que la Christa est vie, mouvement, respiration, battement de cœur, marche, dépassement, malgré nos périodes de stagnation.

Je crois que la Christa s'est définie, se définit et se définira à travers chacune de nous, telles que nous avons été, telles que nous sommes et telles que nous serons individuellement et collectivement.

Aujourd'hui,

Parce que nous avons choisi de nous rassembler en ekklesia pour trouver des pistes de réflexion et d'échange afin de reconnaître la Christa à partir de nos vies.

Je crois, qu'elle s'est révélée, se révèle et se révélera en cette fin de semaine, avec compréhension, à notre compréhension, pour notre compréhension.

Christa dans notre vie

MÉLANIE BISSON

Comment la Christa s'incarne-t-elle dans notre vie ? Pour moi la Christa est là, présente. Elle s'incarne en nous, elle nous révèle à nous-mêmes. Elle est une partie de Dieu en nous. Elle peut avoir plusieurs aspects selon les circonstances. Christa s'inscrit dans notre corps de femme, dans notre réalité quotidienne. Elle nous fait devenir. Nous sommes toutes des Christas en devenir, nous portons chacune cette incarnation. Mais à nous de la découvrir à travers les événements de notre vie. Cette incarnation transforme nos vies et nous libère. Elle prend sens dans notre réalité et dans notre corps.

La Christa est pour moi glorieuse, elle est à l'image de la femme, c'est-à-dire qu'elle est à la fois forte et fragile et qu'elle n'est pas normative. Elle prend forme dans ma réalité de chrétienne à partir de mes souffrances et de mes joies. Elle me révèle ma fragilité et ma force. Elle me fait voir que la perfection, c'est d'accepter d'être imparfaite. D'avoir des limites me pousse à aller explorer de nouvelles avenues dont je ne savais pas l'existence. Christa me fait prendre conscience que ma fragilité humaine fait partie de ma réalité et qu'en l'acceptant je peux devenir souveraine de mon existence. La fragilité devient alors une partie de moi, que je cesse d'ignorer, car elle est source de dépassement. Et je fais le choix que Christa soit pour moi une source de dépassement.

Christa est aussi une source de communion, car elle a en mémoire la souffrance des femmes, elle n'oublie pas les nombreuses femmes qui ont souffert. Elle compatit à notre première souffrance et nous pousse à aller au-delà pour que nous soyons agissantes. Christa est agissante et nos actions ont un sens, car elles prennent forme dans notre foi. Notre responsabilité face à notre Christa est de devenir et de nous

laisser transformer. Mais ce qui est merveilleux dans tout cela, c'est le chemin dans lequel nous trouvons le moyen de nous nourrir de Dieu par notre Christa puisqu'elle a de multiples visages. Donc, nous sommes toutes porteuses d'une Christa en devenir. Finalement, nous allons la laisser agir, la laisser nous révéler à nous-mêmes puisqu'elle s'incarne dans notre humanité.

2. *Synthèse des ateliers*

La remontée des ateliers nous a, une fois de plus, émerveillées par la richesse et la diversité des prises de parole. Nous avons retenu, dans un effort de synthèse, les cinq éléments suivants.

La libération d'une parole libératrice

La parole partagée sur la Christa a été expérimentée à la fois comme une libération de la parole et comme une parole de libération. Nous expérimentons une libération de la parole des femmes dans un domaine réservé aux spécialistes et aux hommes, la chritologie, que nous voudrions appeler la chistalogie. Cette parole libère des dogmatismes parce qu'elle part de l'expérience des femmes, des souffrances et des joies, et d'une expérience spirituelle à laquelle des femmes donnent sens.

Dire Christa, c'est s'engager dans une façon nouvelle de parler du Christ à partir de ce que nous sommes comme femmes. Ce langage donne une force pour avancer vers le sacré. Inconsciemment, le masculin l'emporte toujours dans la représentation du divin. Dire Christa, c'est remettre en question jusqu'aux sources inconscientes qui déterminent notre façon de dire le divin. Il s'agit de se réapproprier une symbolisation du sacré. Le « a », dans le mot « Christa », nous appelle à être davantage femme, à agir pour être bien et non comme une personne exploitée. Elle donne une confiance en soi et valorise notre être de femme. En ce sens, il y a une parole qui libère et qui se libère, qui va jusqu'à être prophète et annoncer une transformation.

Une incarnation du divin au cœur des expériences des femmes

La Christa introduit à la dimension spirituelle dans une perspective féministe. Comment s'incarner comme féministe et chrétienne ? L'incarnation en christianisme demande une prise au sérieux de la condition humaine. Christa pousse à vivre son humanité dans toutes ses dimensions. Le message de l'Évangile s'incarne dans la vie

d'aujourd'hui et Christa rappelle l'incarnation du divin dans les corps de femmes. Elle s'incarne dans un groupe, en soi-même, dans les autres. Il est libérateur de faire des liens entre les femmes.

L'intensité d'une présence

Christa est expérimentée comme étant intensément présente. À l'intérieur de soi, elle est une partie inconnue qui repousse et attire en avant. Chez les autres, elle est énergie, signe, regard des autres sur soi. Elle concerne notre expérience de femmes. Elle convoque à une attitude d'esprit, à un effort pour la découvrir, à envisager de nouvelles avenues, à pousser ses capacités jusqu'au bout, là où nos fragilités peuvent devenir nos forces. Elle pousse à l'audace dans une dimension prophétique; elle pousse à la sororité au-delà des appartenances spécifiques à l'intérieur du mouvement féministe. Dans cette perspective, nous ne subissons plus, nous sommes pro-actives.

Christa peut être vue à partir de l'image de la mise au monde : il y a ce travail souffrant lors duquel l'on pousse pour faire naître; puis il y a délivrance.

« Nous sommes Christas »

Christa est communautaire. Elle a l'aspect public de quelque chose qui nous arrive. « Nous sommes Christas en route ». Croire à la résurrection serait se penser comme Christas en route dans une dynamique de mort, de vie et d'espérance. C'est autant dans les dimensions homme que femme que Jésus ressuscite. Cela nous amène à regarder nos soeurs comme des Christas et éveille en nous la compassion et la solidarité.

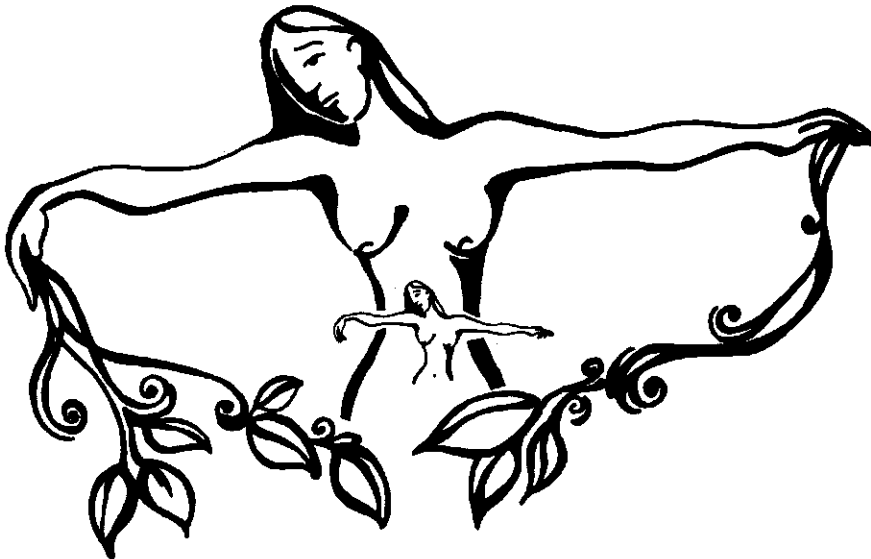
Un nouveau sens

L'ensemble des membres de *L'autre Parole* a construit des sens autour de la Christa, de manière créative, sans entrave, sans remise en question fondamentale de ce terme qui nous vient de la tradition de la théologie féministe qui, elle-même, a reconstruit un terme traditionnel du christianisme en le féminisant. Nous avons construit sur une construction.

Mais l'une d'entre nous ne voyait pas ce que Christa pouvait signifier. Christa est demeurée, pour elle, logée dans une absence de sens; ce qui faisait sens, c'était l'écoute enrichissante des expériences des autres femmes.



Parler de Christas modifie la vision de soi et des autres en relation avec le divin. Nous sortons d'un enfermement dogmatique et d'une uniformisation, et l'on ne finit plus de faire des découvertes à travers une christalogie pour l'ekklèsia. Pour cela, nous avons repris des catégories de la tradition pour nous les approprier et nous avons développé un vocabulaire susceptible de traduire comment la Chrita agit dans nos vies. Elle est une parole féministe et chrétienne qui se libère...



Christa et reconnaissance des femmes

MONIQUE DUMAIS, HOULDA

« Elle vit, oui. Et lire son nom -Kim Phuc- au-dessus d'une boîte à lettres,
avant de la rencontrer ici, dans un petit appartement de deux pièces,
au cœur d'un quartier chinois de Toronto,
vingt-cinq ans après le fameux cliché, à quelque chose d'irréel.
Comment dire? L'impression d'approcher
d'une icône et de la voir glisser de son cadre, exposé
soudain au grand souffle de la vie. »

Voilà ce que nous rapportait Annick Cojean, du journal *Le Monde* que *Le Devoir* a reproduit dans son édition du 19 août 1997¹. La découverte de ce texte, alors que j'étais à la recherche de l'identité de Christa, m'a vivement remuée. J'emprunterai donc quelques éléments de cet écrit, entre autres, pour présenter Christa.

Christa

Qui est Christa pour nous ? Christa ne se présente pas toujours sous des apparences aussi tragiques que celles de Kim Phuc, mais elle revêt de multiples formes dans le quotidien. Il s'agit de surveiller ses apparitions comme l'a d'ailleurs fait Sylvie Germain dans son roman *La pleurante des rues de Prague*² où elle présente une femme sous les différents traits de la misère humaine.

Pour Carter Heyward, dans *Speaking of Christ: A Lesbian Feminist Voice*³, Christa est d'abord le nom donné à une statue de Jésus femme, les bras étendus comme les crucifiés, sculptée par Edwina Sandys.

Selon Heyward, les questions classiques en christologie, par exemple: Jésus était-il Dieu? Était-il homme? et le débat au sujet du *Jésus de l'histoire* en regard du *Christ de la foi* sont dépassées. Il est temps de réimaginer Jésus en s'autorisant à

¹ Annick Cojean, « L'enfant symbole d'un Vietnam en feu », *Le Devoir*, 19 août 1997, p.A1 et A8.

² Sylvie Germain, *La pleurante des rues de Prague*, Paris, Gallimard, 1992.

³ Isabel Carter Heyward, *Speaking of Christ: A Lesbian Feminist Voice*, New York, Pilgrim Press, 1989.

réinterpréter librement l'Écriture et la Tradition dans le but de comprendre sa propre existence. Nous sommes Christa. Notre propre foi chrétienne nous apprend que dans le partage de nos engagements pour le bien-être des humains, nous sommes « Elle » : porteuse et portée, mère et enfant⁴.

Christa et les expériences des femmes

C'est donc à travers nos expériences de femmes que Christa devient, se dessine devant nous. Il est temps de la regarder, de la reconnaître, de l'embrasser en nous, parmi nous.

Elisabeth Johnson signale à bon escient comment la reconnaissance des expériences des femmes comme expériences de Dieu joue un rôle important en théologie : « L'expérience de soi des femmes comme expérience de Dieu, revêtue des valeurs caractéristiques de leurs façons d'être dans le monde, soulève un point critique en théologie quand elles commencent à s'exprimer et à agir en accord avec leur dignité *d'Imago Dei, d'Imago Christi* »⁵

Au dire de Kalsky, les christologies féministes ne peuvent se développer qu'immergées dans la rencontre actuelle des femmes et dans leurs histoires individuelles d'oppression multidimensionnelles.⁶

Dans un mémoire de maîtrise (1986), portant sur *female self-esteem and female God-symbols*, Kathleen Zang⁷ a fortement démontré comment des références à des symboles féminins pour représenter Dieu peuvent contribuer à développer et à accroître l'estime de soi chez les femmes. « Quand j'entends parler de Dieu sous un mode féminin, rapporte l'une des femmes interrogées lors de sa recherche,

⁴ Elisabeth Schüssler Fiorenza, *Jesus, Myriam's Child, Sophia's Prophet. Critical issues in feminist christology*, New York, Continuum, p.50. Traduction de Monique Dumais.

⁵ Elisabeth Johnson, *She who is*, New York, Crossroad, 1993, p.69. Traduction de Louise Melançon.

⁶ Manuela Kalsky, *Vom Verlangen nach Heil. Eine feministische Christologie oder messianische Heilsgeschichten?* in *Vom Verlangen nach Heilwerden*, p.226

⁷ Kathleen Zang, *Female Self-Esteem and Female God-Symbols*, mémoire de maîtrise ès-arts, présenté au département of Religious Studies. The University of Calgary, Alberta, April 1986, 122p.

j'éprouve un immense sentiment de joie. En percevant Dieu comme femme, nous nous sentons plus pleinement inclus dans le Corps du Christ »¹.

Quant à la **Christa** Kim Phuc, voici ce qu'elle disait au sujet des larmes et du pardon : « Je ne les laisse pas venir ! De quoi pourrais-je me plaindre ? Jamais, même aux pires moments, je n'ai surpris de colère, de haine, de rancune dans les yeux de mes parents. On ne peut changer le passé. Alors à quoi bon s'y noyer ? Il n'est utile que pour s'élever. » Et l'an passé, Kim, invitée à Washington à la cérémonie commémorative de la guerre du Viêtnam, prend la parole. Devant un parterre de plusieurs milliers de vétérans médusés, elle évoque l'espoir et le pardon : « Si je pouvais me trouver face à face avec le pilote de l'avion qui a lancé la bombe, je lui dirais : on ne peut pas changer l'histoire, mais au moins peut-on essayer de faire de notre mieux dans le présent et le futur pour promouvoir la paix. »

Christa et le monde des relations

Pour un bon nombre de théologiennes féministes des États-Unis et de l'Europe, le discours christologique propose de passer de la christologie du « héros individuel » ou « héros libérateur » à une construction théologique basée sur la relation. Carter Heyward justifie cette façon de voir la christologie comme une situation relationnelle lorsqu'elle écrit : « Nous venons au monde dans un réseau de relations, liées l'une à l'autre - par le sang, la chair, l'histoire, la mémoire, la culture, la foi, la joie, la passion, la violence, la douleur et la lutte...². »

Nakashima Brock, pour qui l'emphase mise sur le Christ libérateur fait considérer les opprimés comme des victimes pour qui Jésus parle et agit, propose, à son tour, que la christologie féministe ne soit plus centrée sur Jésus, le héros individuel et libérateur mais sur une communauté de Christas comme centre de guérison du christianisme. Jésus se situe au centre de cette communauté de Christas.

Dorénavant ce qui est vraiment christologique, ce qui est vraiment révélé touchant l'incarnation de Dieu et de son pouvoir salvifique dans la vie humaine doit résider dans une collectivité et non seulement dans de simples individus³.

¹ *Ibid.*, p.29.

² Isabel Carter Heyward, *The Redemption of God: A Theology of Mutual Relation*, New York, University Press of America, 1980.

³ Rita Nakashima Brock, *Journeys by Hearts: A Christology of Erotic Power*, New York, Crossroad, 1988, p.52.

Christa et les passages

Christa, c'est celle qui advient, qui devient dans différentes trajectoires de vie et de mort, de mort et de résurrection. Après les terribles brûlures infligées à son corps lors du bombardement de juin 1972, Kim Phuc a dû faire de nombreux passages. Traitée pendant quatorze mois dans un hôpital de Saïgon, elle a dû subir dix-sept greffes et des opérations diverses qui ont tellement remodelé son corps qu'il n'avait plus pour ainsi dire que l'aspect de *viande cuite*.

Les femmes ont effectué et effectuent encore aujourd'hui bien des passages à travers les luttes qu'elles doivent mener et soutenir pour que disparaissent les structures d'exploitation et d'oppression et qu'advienne une plus grande justice pour tous les êtres humains.

Christa et la reconnaissance d'autrui

La reconnaissance d'autrui fait partie de la vie de toute société qui confère un statut d'individu, de citoyen à une personne, la confirmant ainsi dans sa dignité d'existant, de membre de l'humanité avec ses droits et ses devoirs.

Dans la foi chrétienne, c'est l'affirmation d'être enfant de Dieu qui crée, chez chaque personne, un espace de gratification. Les théologies de la libération ont contribué de façon évidente à rendre la dignité aux personnes humaines. Elles ont eu l'audace de dénoncer les situations d'oppression socio-économique, culturelle ou autre, et d'annoncer des possibilités d'humanisation pour toutes et tous, qu'il s'agisse des femmes, des Noirs, des Latinoaméricains ou des homosexuels.

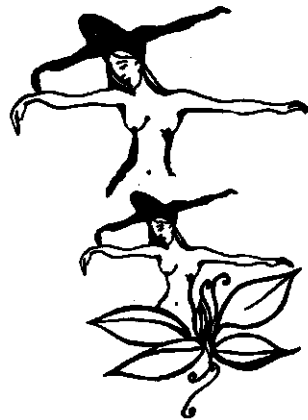
Pour Letty M. Russell, c'est dans la recherche d'une authentique humanité, englobant tous les domaines de la vie et tous les temps, que se développe cette reconnaissance⁴. C'est aussi dans la reconnaissance des multiples expressions de l'énergie des personnes qu'advient et se réalise Christa.

⁴ Letty M. Russell, *Théologie féministe de la libération*, Préface d'Élisabeth Moltmann-Wendel et Jürgen Moltmann. Traduit de l'américain par Marcelle Jossua, Paris, Cerf, 1976, p.165-171.

J'avais eu l'impression d'approcher une « Icône », a révélé Annick Cojean, en découvrant la photographie de Kim Phuc. C'est sous cet aspect, parmi d'autres, que nous avons à découvrir Christa dans ses multiples incarnations.

« L'icône est une écriture spécifiquement théologique. Elle relève directement de la théologie de la Gloire et de la Lumière qu'elle exprime par la couleur et la splendeur. À ce titre, elle ne comporte jamais d'ombre, ni source, ni jeux de lumière, étant elle-même lumière. »¹.

Grâce à cet éclairage, nous essaierons, à notre tour, d'exprimer, à travers nos expériences de femmes, les relations créées et les passages réalisés dans notre processus de Christa en devenir.



¹ André Laguardie, *L'icône, reflet de la gloire*, Fêtes et Saisons, n. 429-430, novembre-décembre 1988, p.33.

PRÉSENTATION DES ATELIERS DE CRÉATIVITÉ EN VUE DE LA CÉLÉBRATION

LÉONA DESCHAMPS,¹HOULDA

*À chaque aube que Christa te donne
elle t'entraîne vers des étonnements nouveaux .
En ton cœur , elle libère une soif
sans jamais l'assouvir.
En tes yeux, elle allume un regard
que plus rien ne peut ternir.
Un regard dont les sources ne peuvent tarir.
Alors, vient l'heure où
l'icône de Christa, c'est toi!*

Les femmes comme icônes vivantes de Dieu

Le travail en ateliers consistera à explorer comment nous sommes et devenons aujourd'hui des icônes vivantes de Dieu pour le traduire ensuite dans une mise en scène de notre choix: mimes, mouvements, danses, paroles, musique, tout peut être mis à profit pour représenter Christa dans l'une ou l'autre de ses attributions comme: la compassion, la mutualité, la tendresse, la communion, la vie, la liberté.

Afin de nous mettre en train, voici quelques considérations générales sur l'icône.

L'icône : Evocation puissante du spirituel, densité de prière et présence de l'Esprit

La lecture du texte d'Élisabeth Johnson²: *Image de Dieu, Image du Christ*, tiré de son livre : *She Who Is*, nous a fait rapprocher les concepts d'icône et de Christa.

L'icône, de eikon, en grec, signifie image. Dans notre tradition chrétienne, nous la connaissons comme représentations artistiques :

Les icônes sont tout à la fois oeuvres d'art, fleurs de prière,
Présence de Dieu dans la beauté²

² Pour en savoir davantage sur les icônes, consulter l'excellent numéro *Les icônes* de la revue française, « Fêtes et Saisons », nos 429-430, novembre-décembre 1988.

L'icône relève d'une spiritualité, d'une mystique, d'un goût du mystère. Elle naît d'une inspiration intérieure et doit livrer un message.

L'icône a connu bien des soubresauts tout au long de son histoire. Je me permets d'en faire ici un bref survol.

Dans l'Ancien Testament, on lit : « Tu ne fabriqueras aucune idole, aucun objet qui représente ce qui est dans le ciel, sur la terre ou dans l'eau sur la terre. » (Ex. 20, 40)

Dans le Nouveau Testament, Jésus Christ est présenté comme l'icône vivante du Dieu invisible. (Col. 1,15)

Au 1^{er} siècle, avec Constantin, les peintures et les sculptures prolifèrent.

En 754, au concile de Hiéra, on condamne le culte et la fabrication des icônes. Plus tard, le concile d'Elvire se prononce aussi contre les icônes.

En 780, l'impératrice Irène convoque un concile, sollicite le pape Hadrien à y participer. On y vote la restauration du culte des icônes.

En 842, l'impératrice Théodora met fin à la crise iconoclaste. Il est intéressant de noter au passage le rôle positif qu'ont joué les femmes dans cette affaire.

L'icône en informatique

Dans notre société technologique, il est intéressant de constater que le concept icône apparaît sur nos écrans d'ordinateurs

Les icônes se définissent alors comme des représentations graphiques de documents, disques, dossiers et autres éléments du système informatique ainsi que de nos données de travail. (*Référence fournie par Macintosh, Paris, 1990, p.1*).

En ateliers, on pourra jouer sur ces deux tableaux. Ce qui importe, c'est de montrer que les icônes peuvent traduire l'inépuisable beauté de l'humanité de Dieu que l'Esprit n'a jamais fini d'exprimer dans nos vies de femmes.

CÉLÉBRATION : DES ICÔNES EN ACTE

GROUPE HOULDA

Cette soirée met en scène les trouvailles des ateliers. Cinq icônes vivantes y ont été réalisées; elles sont jouées. Voici le déroulement de cette célébration.

Lieu : Le chœur de la chapelle. Les chaises y ont été disposées en demi-cercle. Les présentations se font au centre du demi-cercle.

Ouverture

Motet à sainte Ursule, interprété par Louise Courville. Ce motet est attribué aux Ursulines du temps de Marie de l'Incarnation, au XVII^e siècle.

Pour soutenir le jeu des actrices tout au long de la célébration, Louise se livrera magnifiquement et généreusement à différentes improvisations.

Mot d'introduction et présentation de la soirée

« Ce soir, nous allons nous laisser imprégner par la présence de Christa. Elle est parmi nous. Laissons-la agir. Nous deviendrons Christa ».

Présentation des icônes

Les icônes, préparées dans les ateliers, sont jouées l'une après l'autre par les différentes équipes. Chacune met en relief une caractéristique de Christa.

1. Christa énergie

Participant.es : Mélanie Bisson, Marie-France Dozois, Monique Dumais, Micheline Gagnon, Yvette Laprise.

Cette icône est sans paroles. Elle cherche à illustrer l'énergie qui circule, qui rejoint des personnes dans diverses situations. Quatre femmes représentent les situations suivantes :

- * Une personne qui souffre, qui se sent faible
- * Une autre est toute repliée sur elle-même
- * Une troisième semble désabusée
- * Et Marie-Madeleine cherche, explorée, le tombeau du Christ

Action : Christa arrive seule sur la scène, drapée d'un long foulard jaune, en exécutant des pas de danse, symbole de liberté. Soutenue par le rythme musical, elle va et vient, opérant dans de grands gestes la mise en circulation de l'énergie. Bientôt des personnages apparaissent aux quatre coins de la scène, portant chacun un foulard jaune dont on ne voit que la pointe.

Après quelques moments d'évolution en solo, Christa passe et repasse près de l'une ou l'autre des actrices, tirant à chaque fois sur le foulard de chacune de manière à le dégager. On voit alors les actrices réagir, s'animer, se redresser. C'est l'énergie de Christa qui circule - jusqu'à ce que les quatre personnages, d'abord isolés, se soient rapprochés pour entrer dans la danse avec Christa.

2. *Christa et nos cinq sens*

Participant(e)s : Yveline Ghariani, Diane Marleau, Monique Massé, Marie-Andrée Roy.

Nous avons pensé expérimenter la présence de Christa dans tout notre être par nos cinq sens.

La vue

Une bougie est allumée après chacune des phrases suivantes :

- « Voici Christa comme « Lumière du monde. »
- « Je vois Christa quand l'espérance se rallume dans les yeux d'une femme désespérée. »
- « Je vois Christa quand une femme méprisée retrouve sa dignité. »
- « Je vois Christa dans celles qui n'ont plus peur de prendre la parole et qui luttent pour la justice. »
- « Je vois Christa présente dans notre liberté de célébrer. »

Le toucher

« Nous vous invitons à fermer les yeux puis à toucher la personne qui est à votre droite et à vous laisser toucher par elle. » En silence, chacune fait l'expérience de la présence de Christa dans l'autre.

L'adonai

« Nous vous invitons à fermer les yeux et à sentir la bonne odeur qui se dégage de Christa. » Pendant ce temps, Christa passe devant chaque membre de l'assemblée et l'asperge de parfum...

Le lait

« L'ekklèsia des femmes en marche arrive au pays où coulent le lait et le miel. Accueillons cette nourriture de Christa. » On distribue alors à chacune un petit contenant de lait sucré. Chacune goûte à la suavité de Christa.

L'œuf

« Nous vous invitons à vous recueillir pour entendre l'écho de la voix de Christa dans l'audition d'une pièce musicale exceptionnelle.. »

3. Christa, une présence qui se révèle

Participant.es : Pauline Maheux, Louise Melançon, Marielle Laliberté, Marie-Josée Riendeau.

Chorégraphie exécutée sur une musique improvisée par Louise Courville

Dans le cadre d'une chorégraphie, nous avons tenté d'illustrer la présence de Christa au coeur de notre expérience. Enrubannée de tissu blanc, la membre de notre atelier qui personnifie Christa se tient au centre de la scène. Les autres membres de l'atelier tournent autour d'elle en la dégageant progressivement de son enveloppe qui se réduit bientôt à deux longs pans de tissu. La Christa est dégagée. Les chorégraphes s'empressent alors de s'entourer des bandes de tissu pour ne plus faire qu'un avec Elle.

Et voici que la présence de Christa se révèle de façon inattendue. Un merveilleux mouvement, qu'aucune des membres de notre équipe n'avait prévu, s'est emparé des femmes de l'assemblée qui, soulevées par une musique envoûtante, se sont laissées entraîner dans une farandole festive improvisée.

Ce fait illustre bien comment le dynamisme de la Christa ne peut ni ne doit être contraint, délimité, prévu par des contingences qui brimeraient sa liberté d'expression mais surtout de révélation.

4. *Christa : donneuse de vie : La cène allérite*

Participant.es : Denise Couture, Marie Gratton, Alette Bouchard, Denise Marleau,
Yvette Téofilovic.

Les cinq participant.es miment le texte suivant avec Christa au centre qui exécute les gestes indiqués.

Première étape

Au moment d'être délivrée et d'entrer en travail,
elle prit son courage à deux mains,
elle rendit grâce,
les eaux se rompirent
et les sages-femmes comprirent qu'elle était
près de donner la vie.

Elle dit :

Voyez, accueillez et aimez
Ceci est mon corps, ceci est mon sang.

Chant par l'assemblée sur l'air de *Comme lui*
Comme femme pouvoir donner la vie
Comme femme créer l'éternité
Abriter en son corps d'aujourd'hui à demain
La Christa

Deuxième étape

Au moment d'être délivrée et d'entrer en travail
elle prit son courage à deux mains
elle rendit grâce
l'inspiration lui vint
et toutes comprirent qu'elle était près de donner la vie
Elle dit:

Voyez, accueillez et aimez
Ceci est mon corps, ceci est mon sang.

Chant par l'assemblée

Comme femme pouvoir donner la vie
 Comme femme créer l'éternité
Faire surgir la beauté d'aujourd'hui à demain
 La Christa.

Troisième étape

Au moment d'être délivrée et d'entrer en travail
 elle prit son courage à deux mains
 elle rendit grâce
 l'esprit l'anime
 et toutes comprirent qu'elle était près de donner la vie

Chant par l'assemblée

Comme femme pouvoir donner la vie
 Comme femme créer l'éternité
Instaurer la justice d'aujourd'hui à demain
 La Christa.

5. *Christa anamnèse*

L'anamnèse c'est la prière de la messe qui suit l'élévation et qui rappelle la passion, la résurrection et l'ascension du Christ

Participant·es : Léona Deschamps, Louise Courville, Monique Hamelin, Louise Garnier, Yolande Major

Mise en scène avec accompagnements musicaux appropriés

Pour libérer une parole féministe dans le domaine du religieux, voici une réécriture de l'anamnèse :

Christa paraît: des équipières arrivent d'ici de là.

Christa souffre: Une femme s'avance courbée par la douleur.

Christa compatit: Deux autres vont la secourir

Christa se libère: les équipières vont se placer derrière les femmes de l'assemblée, posent les mains sur les épaules des unes et des autres à tour de rôle.

Christa est là: toutes les participant·es se lèvent.

Puis dans un rite qui reconnaît en chaque femme la présence de Christa, le front de chacune est ceint d'un ruban doré en même temps qu'est prononcée la bénédiction suivante inspirée du Livre des Nombres 6, 26.

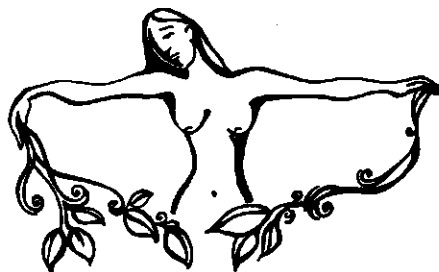
« Que Christa nous bénisse et nous garde!
 Que Christa fasse briller sur nous son visage
 Qu'elle se penche vers nous!
 Qu'elle nous apporte la paix! »

Chant final : Alléluia d'après Marie-Madeleine

Ce chant, d'une beauté émouvante, termine notre célébration des Icônes en acte.

À la salle de rencontre, la fête se poursuit dans l'échange, la sororité et le partage d'un bon vin, tout pétillant de l'esprit de Christa.

*Au repas du samedi soir, Louise Courville,
 du groupe Marie Guyart qui nous a si bellement accueillies
 à Québec, nous a préparé l'une de ces tisanes dont la saveur
 nous poursuivra encore longtemps! À vous de juger*



La tisane Marie Guyart

(En mémoire d'une autre abesse inspirée, Hildegarde de Bingen)

Composition de la tisane :

- ♦ **Sauge, romarin, prêle, calendula officinalis (fleur de souci), menthe verte et citronelle, achillée millefeuille.**

Mettre les plantes dans une théière, y ajouter l'eau bouillante et laisser infuser de 5 à 10 minutes. Boire à petites gorgées en se souvenant de Marie de l'Incarnation et d'Hildegarde de Bingen.

Propriétés des plantes :

- ♦ La **sauge** pour donner des oestrogènes et faciliter la digestion
- ♦ Le **romarin** pour le système nerveux, le cœur et le foie
- ♦ La **prêle** pour reminéraliser, aussi pour les cheveux et les ongles
- ♦ La **fleur de souci** pour ses propriétés gynécologiques et anti-cancer
- ♦ La **menthe** et la **citronelle** pour la digestion et le bon goût
- ♦ L'**achillée millefeuille** contre les rhumatismes et la cellulite et pour ses bienfaits gynécologiques de tous ordres



**JÉSUS LE CHRIST ENTRE L'HISTOIRE ET LA FOI :
LA VISION DE PAUL TILlich
(Montréal, Médiaspaul, 1997)**

Cet ouvrage trouve son origine dans une thèse de doctorat de théologie soutenue à l'Université Laval, en août 1994. Il a pour but de retracer l'évolution du problème du Jésus historique dans l'oeuvre du célèbre théologien Paul Tillich.

Ce dernier est né en Allemagne, en 1886. Fils d'un pasteur luthérien, il devient lui-même pasteur en 1912. De 1918 à 1933, il enseigne la théologie et la philosophie. En 1933, Tillich est révoqué de son poste d'enseignement par les nazis parce qu'il a dénoncé la persécution des Juifs. Il fuit aux États-Unis où il enseigne à New York, Cambridge et Chicago. Il meurt en 1965 laissant une oeuvre très ample et immensément riche.

Tillich figure parmi les plus grands penseurs du XX^e siècle. Selon lui, la théologie se doit de mettre en rapport le message évangélique et la situation humaine. Le théologien veut aussi actualiser le message chrétien en le reformulant dans un langage adapté à la culture présente.

L'ouvrage étudie la question du Jésus historique dans huit textes tillichiens dont les célèbres *Théologie systématique* et *Dynamique de la foi*.

Très tôt, Tillich ressent un ébranlement de sa voie en voyant remise en question la réalité historique d'une certaine partie de l'histoire biblique. Pour surmonter cette crise, Tillich s'applique tout au long de sa vie à préciser le fondement de la foi. Il pose d'abord une question radicale : « Comment doit-on comprendre la foi chrétienne si la non-existence de Jésus devenait historiquement probable? » À cette question, il donne une réponse tout aussi radicale : « Le fondement de la foi est non le Jésus historique, mais l'image biblique du Christ. »

Tillich établit donc une distinction entre les recherches sur le Jésus de l'histoire qui présentent nécessairement un caractère d'incertitude et l'image du Christ fournie par les Évangiles. Selon le théologien, la puissance transformante du Christ agit à travers l'image biblique de Jésus.

Jésus le Christ entre l'histoire et la foi : la vision de Paul Tillich fait voir l'actualité de la solution du théologien. La recherche sur le Jésus historique connaît

actuellement un regain d'intérêt exceptionnel. La question est devenue un débat international. Il suffit de citer, entre tous, le célèbre « Jesus Seminar » aux États-Unis qui est un exemple éloquent des recherches interdisciplinaires sur le Jésus de Nazareth.

Face aux investigations toujours nouvelles sur Jésus, Tillich centre la foi sur l'Évangile plutôt que sur l'histoire. En posant comme fondement de la foi l'image biblique de Jésus, Tillich revalorise la figure évangélique du Christ qui se trouve en même temps à la source de la prédication ecclésiale, de la foi chrétienne et de la théologie.

Tillich contribue d'une façon déterminante à l'avancement de l'étude du rapport entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi. Il interpelle à la fois les historiens et les théologiens. Selon le grand penseur et croyant, le christianisme se fonde sur une personnalité historique, Jésus de Nazareth, mais la foi est greffée uniquement sur l'Évangile.

Lors de la présentation de mon livre au Colloque de L'autre Parole, en septembre 1997, quelques congressistes m'ont suggéré des pistes intéressantes pour la recherche féministe future. Je les remercie.

MADELEINE LALIBERTÉ, GROUPE MARIE GUYART

TERESA DE CALCUTTA 1910-1997

Vivante, Mère Teresa était entrée dans la légende; morte, elle entre dans l'histoire.

Vivante, l'admiration populaire la célébrait comme une sainte chrétienne; morte, la voilà divinisée là où les panthéons sont accueillants à n'y pas croire !

Teresa de Calcutta c'est un aiguillon dans ma chair, l'image d'un courage que je ne me connais pas et dont l'absence m'humilie. Une vie donnée tout entière au service des laissés-pour-compte, voilà ce que j'admire en elle et dans tous ceux et celles qui choisissent, à travers le monde, souvent dans l'anonymat le plus complet, d'aimer leur prochain jusqu'à l'héroïsme.

Dans un pays aussi complexe que l'Inde, là où les tensions religieuses sont si vives qu'elles peuvent provoquer des violences armées, elle a su accueillir dans ses mouirs hindous, chrétiens et musulmans d'un même cœur. D'abord mal reçue quand elle ouvrit son premier refuge pour les mourants dans un quartier à majorité hindoue à deux pas du temple de Kali, déesse de la mort, elle força la sympathie de ses ennemis en soignant le responsable du sanctuaire que les hôpitaux de la ville refusaient d'héberger par peur de la contagion. La tuberculose était sur le point de l'emporter. Après les agonisants, les nourrissons abandonnés, les orphelins, les lépreux, les ex-prisonniers trouvèrent auprès des Soeurs et des Frères de la Charité un gîte et un soutien. Quatre mille soeurs et quatre cent cinquante frères, plus de cinq cents missions dans au-delà de cent vingt pays, des bénévoles et des bienfaitrices et bienfaiteurs en flot continu, voilà l'héritage laissé par la femme au sari blanc liséré de bleu. Soeur Nirmala qui lui succède semble vouloir le maintenir tel quel, mais des voix se font entendre qui croient venu le moment de mettre au monde d'autres projets qui ne viseraient plus uniquement le soulagement de la misère, mais s'attaqueraient à ses causes. Mère Teresa se plaisait à répéter que ses soeurs n'étaient pas des travailleuses sociales, qu'elles se penchaient sur une seule misère à la fois, reconnaissant en chaque pauvre Jésus lui-même. Envisager des projets à long terme, des changements structurels susceptibles d'instaurer une société fondée sur plus de justice, plus d'équité lui paraissait, curieusement, comme une trahison de son propre idéal. Elle laissait cela à d'autres. Elle ne se lassait pas de le répéter. Elle ne semblait pas sensible au fait que les actes de charité risquent de s'écouler sans fin comme dans un tonneau percé si des mesures d'hygiène publique, des campagnes d'alphabétisation, des réformes fiscales et mille autres démarches

administratives et politiques à longue portée ne viennent pas ralentir, sans jamais, bien sûr, pouvoir tout à fait l'arrêter, le débit des sources et des causes des plus criants problèmes sociaux.

Si admirable que soit la charité, elle ne pourra jamais excuser ni pallier l'absence de justice. Mais à qui ne veut rien changer aux structures aliénantes, les anges de charité servent d'alibi. On les célèbre et les loue avec d'autant plus de zèle qu'on néglige de mettre en place des mesures sociales qui allègeraient la misère des pauvres en répartissant plus équitablement les richesses. On les appelle à la rescousse là où on s'apprête à sabrer dans les programmes existants, jugés trop coûteux dans une économie de libre marché et de laisser-faire.

Mère Teresa voyait Jésus en chaque pauvre, chaque malade, chaque infirme et c'est pour cela, et pour cela seulement, disait-elle, qu'elle se penchait sur chaque personne en détresse, une par une... Pour un million, elle n'aurait jamais touché un lépreux, insistait-elle. Que doivent comprendre ceux et celles qui ne croient pas en Jésus et qui ne peuvent pas le reconnaître sous les traits de chaque être souffrant ? Plaise au ciel qu'ils ne s'estiment pas pour autant dispensés des devoirs de la justice et de la charité dont rien, jamais, ne pourra dédouaner personne.

Agnès Gonxha Bojaxhiu, devenue soeur Teresa chez les Soeurs de Lorette, avait entendu le 10 septembre 1946 « un appel dans l'appel » à une vie consacrée entièrement aux plus misérables parmi les plus misérables de Calcutta. Pour répondre à cette vocation elle avait dû se heurter à l'opposition de l'évêque du lieu, qui jugeait son projet fort imprudent et périlleux pour une jeune vierge jusque-là protégée par la clôture. Elle mit quatre ans à le convaincre. Teresa de Calcutta est née de cet acharnement à vaincre la résistance de l'autorité. Puis ayant obtenu ce qu'elle voulait : le champ libre pour répondre à « l'appel », elle s'est rangée... et on aime nous la présenter non seulement comme un ange de charité, mais comme une fille très soumise à tous les décrets de l'Église, surtout s'ils sont controversés.

Sans la volonté farouche et un brin rebelle de Sister Teresa, jamais Mother Teresa n'aurait vu le jour, et la face du monde nous apparaîtrait aujourd'hui encore un peu plus abimée et douloureuse qu'elle ne l'est. Pour chaque larme essuyée, à sa manière, à son modèle, rendons grâce. Pour apporter les pierres manquantes aux chantiers que son oeuvre laisse ouverts, demandons la grâce de « brûler d'amour ».

MARIE GRATTON, MYRIAM, SHERBROOKE

SAVIEZ-VOUS QUE...

◆ L'une de nos collègues, membre de *L'autre Parole*, Madeleine Laliberté, vient de publier aux Éditions Médiaspaul *Jésus le Christ entre l'histoire et la foi: la vision de Paul Tillich*. L'Université Laval où Madeleine a poursuivi des études doctorales a reconnu la pertinence et l'intérêt de son travail théologique en lui accordant une subvention — donnée par le fonds Gérard-Dion — pour la publication de son travail. Toutes nos félicitations à Madeleine.

◆ En cette année qui marque le 100^e anniversaire de sa mort, Thérèse de Lisieux, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, accède au titre de docteur de l'Église. La carmélite française, décédée à l'âge de 24 ans, devient la 33^e titulaire de cette distinction réservée à de grands théologiens ou aux personnes dont la spiritualité a fortement influencé la vie ecclésiale. Deux femmes, avant elle, ont été reconnues docteurs de l'Église : sainte Thérèse d'Avila et sainte Catherine de Sienne.

◆ Le projet de Jean-Paul II de convoquer un Synode des Amériques a donné lieu à un processus de consultation des Conférences épiscopales concernant le thème à traiter dans cette assemblée spéciale pour les Amériques. Le Centre Oecuménique de liaisons internationales (COELI), dans son Périodique, n° 89, de décembre 1996, présente le texte d'un commentaire au document de préparation à la consultation. Écrit par le Brésilien Beozzo, ce texte est critique à plus d'un titre. On

attire notamment l'attention sur le fait qu'il n'y a pas de référence, dans le document venu de Rome à l'exercice de la collégialité épiscopale. Ce qui veut dire que les avis des évêques demeurent seulement consultatifs... En ce qui concerne les femmes, le document présente les mêmes défauts d'entorse à la démocratie en ce qu'il ne permet pas que les voix de ces dernières soient entendues...

◆ Pourquoi faut-il encore un pape ? C'est la question qui est soulevée dans une étude critique d'un livre allemand sur ce sujet, parue dans la Revue de théologie et de philosophie (n° 128, 1996). Un théologien allemand, Walter Kasper, qui est un des auteurs du petit livre, pose cette question essentielle : la primauté de juridiction est-elle devenue un obstacle à la liberté chrétienne et à la réconciliation des Églises ? La réponse qu'il apporte est la suivante : la primauté du pape ne peut être que d'ordre pastoral. Elle ne jouit, ajoute-t-il, que d'une priorité d'honneur. De même, la question de l'infaillibilité personnelle du pape est posée. La réponse pointe dans une direction démocratique étonnante : « Toute proclamation officielle, écrit le théologien allemand, ne peut résulter que d'un dialogue avec les fidèles... L'Église enseignante doit d'abord laisser parler l'Église écoutante, afin que celle-ci puisse vraiment entendre. Sinon, elle donne des réponses à des questions qui ne sont pas posées, tandis qu'elle laisse sans réponse les questions qui se posent... » (Extrait de *Droits et libertés dans les Églises*, Bulletin, n° 34, 1^{er} trimestre 97).

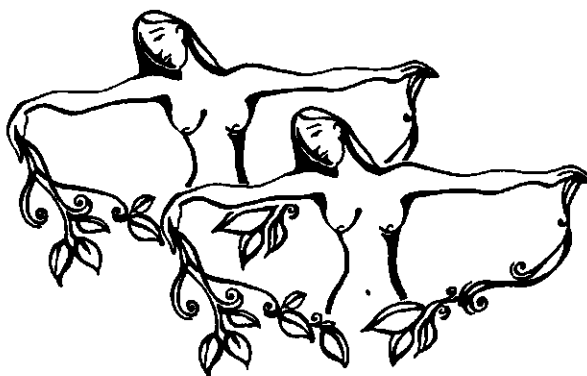
◆ Les femmes tiennent de plus en plus à affirmer leur propre version de la spiritualité. Et qu'arrive-t-il quand elles se donnent pour objectif de le faire ? C'est à cette question que tentent de répondre les différentes collaboratrices associées à la publication d'un ouvrage publié en 1997 par la Corporation canadienne des sciences religieuses aux Presses universitaires Wilfrid Laurier de Waterloo (Ontario, Canada). Le titre de l'ouvrage est : *Voices an Echoes*.

• Un autre ouvrage traitant de la spiritualité des femmes et de leur démarche spécifique vient d'être traduit et publié chez l'éditeur québécois Le Jour. Il s'agit de *La féminité cachée de Dieu*, oeuvre des Américaines, Sherry R. Anderson et Patricia Hopkins. Ce livre invite les femmes à définir pour elles-mêmes « ce qui est sacré », à découvrir en elles la présence d'une source de nourriture spirituelle « en communion avec les autres et avec le divin, qu'elles le connaissent sous une forme féminine ou masculine », précise les auteures en avant-propos. Les itinéraires suivis par les nombreuses femmes qui ont été interviewées, et dont le livre rend compte, sont multiples. Ils n'ont rien d'un corps de doctrines, et en cela, déjà, ils suscitent l'ouverture, l'écoute et le respect.

◆ Le Réseau oecuménique des femmes du Québec/Ecumenical Network célébrera en 1998 son 10^e anniversaire d'existence. Cet anniversaire coïncide avec la fin de la Décennie « Les Églises solidaires des femmes » (1988-1998) décrétée par le Conseil oecuménique des Églises.

◆ Au moment où nous préparions ce numéro, l'actualité a ramené à la surface de nos consciences blessées la question de la définition donnée par le Code criminel canadien à la violence associée aux agressions sexuelles. C'est le jugement rendu par le juge Cloutier, jugement qui a fait l'objet d'un examen de la part du Conseil de la magistrature du Québec en octobre 97, qui est au coeur de cette question. Des réactions sont venues de la part de quelques groupes porte-parole des femmes. On y rappelle notamment que la définition restrictive que font les tribunaux et le législateur du concept de la violence traduit le manque de sensibilité de notre système judiciaire — et de notre société tout entière — à l'égard des femmes victimes de violence. Une autre question se pose : les Églises sauront-elles élever le niveau de conscience de la société à l'endroit de ces réalités ? Sauront-elles se démarquer des normes du patriarcat et voudront-elles entraîner les cours de justice sur les voies d'une prise en compte plus grande de la dignité de l'être humain ?

AGATHE LAFORTUNE, VASTHI



Le bulletin **L'autre Parole** est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction : *Denise Couture, Yvette Laprise, Marie-Andrée Roy, Hélène Saint-Jacques et Chantal Villeneuve*

Travail d'édition : *Lorraine Archambault*

Illustration de la page couverture : *Jacqueline Roy*

Impression : Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements : *Hélène Saint-Jacques*

Téléphone : (514) 355-4217

Abonnement régulier : 1 an (4 nos)	=	12,00\$
2 ans (8 nos)	=	22,00\$
de soutien	=	
		25,00\$, 50,00\$, 75,00\$, 100,00\$
outré-mer 1 an	=	14,00\$
2 ans	=	24,00\$
à l'unité	=	3,00\$

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : *L'autre Parole*

Adresse : C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone : (514) 374-6414, télécopieur : (514) 374-0581

Courrier de deuxième classe — Enregistrement no 7153

Port de retour garanti
